

Prologue

Gare de Lyon, jeudi, seize heures dix-sept. L'homme monte dans un wagon du RER, le Réseau régional qui se dit express. Il est jeune et mince, sa démarche est souple, légère. Il est vêtu d'un pantalon de toile blanc et d'un tee-shirt vert émeraude. Il pose sur ses genoux un petit sac à dos rouge en s'asseyant sur le siège revêtu de moleskine noire. Blanc, vert, rouge, noir.

Le train roule lentement. Il s'engage dans la tranchée de Charenton, puis traverse Maisons-Alfort, Créteil. Il franchit le carrefour Pompadour, un marquisat révolu désormais saturé d'enseignes aux noms désopilants, Pizza del Arte, Décathlon, Norauto, Buffalo Grill, But. Quel But poursuit-on ici? Griller du Buffle? Gagner le Nord en voiture? Entreprendre les dix travaux d'Hercule? Goûter d'artistiques pizzas? Les bâtiments quelconques surplombent les rails et la voie rapide. Des mâts géants déploient leurs oriflammes pour inviter le peuple à venir se restaurer, s'équiper. Les portes de toutes les villes sont ceinturées de semblables sémaphores. Tous les mêmes, pour signaler les mêmes zones commerciales. Un TGV surgi du sud croise le convoi banlieusard dans un claquement de vitres secouées. Un passager en provenance de Milan s'y éveille et jette un coup d'œil chassieux sur l'enchevêtrement des magasins. Approche-t-il de Paris? Contourne-t-il Mâcon?

L'homme voyagera quarante minutes. Il ouvre un petit ouvrage broché : *Croire à l'au-delà*. Une dame qui lui fait face lit le titre et questionne : « Vous y croyez à l'au-delà, vous ? Moi, oui. » L'homme la cloue d'un regard inquietant et referme le livre. La voyageuse éconduite n'insiste pas. La rame poursuit son train de sénateur. Elle roule sous les frondaisons de la forêt de Sénart, domine la vallée de l'Yerres, traverse la Brie. Elle s'arrête longuement à Melun. Elle est presque vide désormais. Les clusters de la ville tentaculaire se sont effilochés.

L'homme descend à Bois-le-Roi. Il est dix-sept heures. Il fait beau. Il monte les rues pentues du village aux belles demeures en meulière puis traverse l'ancienne route de Bourgogne.

Il prend pied sur le plateau. Il pénètre dans la forêt. Six kilomètres, une heure de marche pour gagner le Bas-Cuvier. La chaleur de la journée commencera à se dissiper. Il grimpera à la fraîche. Un temps parfait, l'heure idéale, c'est le mois d'août, il n'y aura pas grand monde.

Il suit le sentier de grande randonnée, le GR balisé en rouge et blanc par des marques de peinture sur les arbres ou sur les rochers. L'homme devrait les ignorer. Les lieux lui sont familiers. Il pourrait marcher les yeux fermés. Mais il les guette. Il passe au Rocher-Canon, non loin de la Mare aux Evées, et subit une attaque de moustiques qu'il affronte stoïquement. La forêt devient dense, presque sombre. Il parvient au monument qui honore la mémoire de Césaire Sampité. Il lit l'épithaphe : *À la mémoire de Césaire Sampité, garde forestier de l'État, assassiné en cet endroit le 11 septembre 1887*. Il murmure : « Sans pitié. Assassiné sans pitié, Sampité. » Il repart. Il avise une trompette de la mort, cette curieuse craterelle couleur de cendre dont le

chapeau en entonnoir évoque l'instrument de musique prêt à annoncer le Jugement dernier. Le champignon a poussé près d'une pierre marquée de deux repères rouge et blanc du GR. Il point sous des fougères aux frondes d'un vert délicat. L'homme s'accroupit, contemple longuement le végétal noir. Il l'écrase entre ses mains. Noir, rouge, blanc, vert. Il abandonne le sentier de grande randonnée pour s'engager dans le raccourci qui franchit les monts de Faÿs.

Il parvient à la platière. Le soleil a entrepris sa course descendante et les ombres des arbres commencent de s'étendre. Le spectacle est magnifique et, pour habitué qu'il soit à s'en repaître, l'homme ne s'en lasse pas. La forêt de Fontainebleau est merveilleuse. Des essences multiples s'y pressent, chênes et hêtres ici, charmes et érables, autres feuillus et, plus loin, résineux, pins Laricio de Corse, pins Douglas ou maritimes et pins parasols exhalant des parfums poisseux sous leurs panaches. La large étendue de grès qui culmine ici – la platière – s'est rompue autrefois, suite à quelque mystérieux bouleversement géologique consécutif à l'érosion. Des blocs de pierre ont roulé vers la vallée sèche et s'y sont égaillés dans le sable. Ils gisent là, entre les arbres. Certains sont de vulgaires cailloux que l'on franchit d'un saut léger. Mais d'autres sont puissants, énormes, hauts de plusieurs mètres, vaguement effrayants, offrant des défis à celui qui voudrait se hisser à leurs sommets. Les alpinistes exploitèrent l'endroit dès l'après-guerre, trouvant là un terrain propice à l'entraînement pour les courses en montagne. Peu à peu, grimper ces rochers devint un exercice en soi, tant les techniques de l'escalade peuvent s'y parfaire, loin des aléas de la haute montagne, en s'épargnant glaces et neiges, vents, orages et risques d'égarement. La varappe y est devenue un art à part entière, un exercice

sportif et esthétique, comme la danse. L'homme en est un des meilleurs pratiquants.

Il descend vers les blocs du lieu-dit «le Bas-Cuvier». Il extirpe ses accessoires du sac qu'il cachera derrière une souche et prend une gourde. Il s'abreuve. Il enfle les chaussons d'escalade revêtus de gomme espagnole. Il glisse un petit chiffon dans sa ceinture qui lui sera utile pour ôter le sable qui reste accroché aux semelles lors des déplacements entre les rochers.

Il s'échauffe sur le jaune, le circuit aux cinquante numéros, réputé peu difficile mais rares sont ceux qui le parcourent en entier sans tomber: il est très fréquenté, les prises sont usées. L'homme en a terminé en une petite heure. Il le connaît par cœur et semble planer de bloc en bloc, sans regarder les flèches ni les chiffres peints en jaune orangé sur le grès qui indiquent les passages, les «pas» comme disent les varappeurs. Il s'envole sur les raides et vertigineuses dalles de la fin du circuit, le long de la fissure de la Prestat, haute de cinq mètres. Un simple échauffement pour lui.

Dix-neuf heures. L'homme retourne à son sac et boit longuement l'eau de sa gourde.

Il attaque le circuit blanc, celui côté ED+. Extrêmement difficile. Il va enchaîner les pas les plus délicats du massif de Fontainebleau, ceux que les grimpeurs réputés peinent à gravir, qui s'escriment pendant des heures pour vaincre deux ou trois mètres de grès vertical apparemment infranchissables. Les varappeurs se protègent avec un *crash pad*, un matelas en mousse pliant qu'ils disposent sur le sol afin d'amortir les chutes. Ils répètent les tentatives, échouent souvent, tombent, se relèvent puis recommencent. Les pulpes de leurs doigts sont meurtries d'avoir

accroché les minuscules aspérités qu'ils agrippent pour se hisser. Ils progressent en se crispant sur ces infimes gratons. Leurs pieds se tordent sur des réglettes rocheuses exiguës qui proposent leurs maigres saillies pour soutenir leur poids. C'est le plus haut niveau de grimpe possible, scandé de cotations de difficulté inouïes. Le livre ouvert de l'escalade à «Bleau». Le circuit jaune est coté *trois* ou *trois+*, avec quelques pas de *quatre*. Ici, on quête du *six*, du *sixb*, du *sixc*, du *sept*, et jusqu'à du *septc* et du *huit*, l'ultime degré. Chaque pas porte un nom, évocateur ou humoristique, qui atteste la créativité de leurs inventeurs : *la Stalingrad*, *la Joker*, *l'Abattoir*, *le Carnage*, *l'abbé Résina*, *la Défroquée*, *Enigma*, *l'Angle incarné*, *la Boucherie*... L'homme les franchit avec aisance. Il méprise l'utilisation du *crash pad*, comme s'il était certain de ne jamais tomber, même dans les pas exposés qui surplombent racines ou mauvais cailloux et garantissent entorses ou fractures en cas de défaillance. Il gravit ces blocs en se jouant des difficultés. Quelques grimpeurs présents s'arrêtent pour le contempler, avec admiration et jalousie. Ce varappeur leur paraît irréel, démoniaque, qui semble retenu par un fil invisible le tirant vers le ciel. Un ange de lumière.

Il en a terminé. Il reprend son sac. Il se désaltère. Il s'en retourne à pied prendre le train pour Paris vers neuf heures du soir. Il est fatigué. Il cueille en chemin une amanite tue-mouche, l'amanite muscarine, vénéneuse, le champignon hallucinogène que l'on nomme aussi oronge folle. Il en observe longuement le chapeau rouge tacheté de blanc. Puis il le broie sous son pied dans l'herbe verte en ricanant. Quand il pénètre dans la gare, il fait nuit noire. Rouge, blanc, vert, noir.